
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 20/1 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.1.58115

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

L'Amiata nel Medioevo (Actes du colloque, 29 mai – 1 juin 1986), a cura di Mario ASCHERI, Wilhelm KURZE, Rom (Viella) 1989, XIII–414 p., cartes, ill.

Située au sud-est de Sienne, San Salvatore al Monte Amiata fut, au Moyen-Age, l'une des plus prestigieuses abbayes d'Italie centrale, même si son importance fut certes moindre que celle du Mont Cassin ou de Farfa. Fondée au VIII^e s., attestée pour la première fois en 762, elle connut au début du IX^e s. une période florissante, et comptait alors plus de cent moines. Un second apogée survint sous l'abbé Winizo (c. 996–1036), qui fit reconstruire l'abbatiale, mais S. Salvatore n'évita pas le déclin au XII^e s., et c'est pour l'enrayer qu'elle fut confiée aux Cisterciens en 1228. Son histoire est ensuite celle de la plupart des monastères bénédictins d'Italie, le terme étant ici la suppression de la communauté en 1786, dans le cadre plus général de la politique grand-ducale vis-à-vis des congrégations. L'histoire du Monte Amiata ne se réduit cependant pas à celle de l'abbaye: le vaste cône volcanique, culminant à 1738 m., et ses abords, constituent une région géographique et humaine originale qui vit se mettre en place, à une époque qu'éclaircit les sources, des agglomérations castrales souvent liées à la seigneurie monastique: ainsi, celle justement dite *Abbadia*, ou d'autres assez connues, telles qu'Arcidosso ou Radicofani. De cette zone, la documentation des XIII^e–XVI^e siècles surtout révèle une intéressante histoire économique et sociale.

Le Monte Amiata dispose d'une masse documentaire enviable, dont l'un des principaux ensembles est constitué par le fonds abbatial lui-même, édité, jusqu'en date de 1198, par Wilhelm Kurze sous le titre: *Codex Diplomaticus Amiatinus*. Cet illustre historien de la Toscane méridionale est, avec Mario Ascheri, le maître d'œuvre du recueil des actes du colloque consacré à l'Amiata nel Medioevo, tenu en 1986: 19 communications, suivies des conclusions de Paolo DELOGU, dressent un tableau très complet. Mais si le thème monographique commun confère au volume une unité d'ensemble, la multiplicité des points de vue rend ici la synthèse malaisée. Dans ce faisceau d'études, P. Delogu a discerné des couples de thèmes, unis par des rapports dialectiques: région géographique / organisation politique; route / frontière; le monastère étant lui-même à la fois: centre politico-patrimonial / et centre de vie religieuse et culturelle. Notre démarche sera ici moins ambitieuse, et plus tributaire de la chronologie, qui fait nettement ressortir trois grandes périodes: le Haut Moyen-Age, ou les décennies qui suivirent la fondation; les X^e–XII^e siècles; enfin, le Moyen-Age tardif, qui s'étend du début du XIII^e s. aux guerres qui virent la ruine de l'indépendance siennoise, entre 1552 et 1559. La première moitié du XIII^e s. marque en effet une nette césure, accentuée par la mutation de la documentation elle-même, qui conduit à d'autres méthodes de recherches, et à une autre écriture historique.

Un premier ensemble de communications a trait à l'histoire de l'abbaye et de son environnement territorial: celle de Giovanni TABACCO (I – j'introduis ces chiffres pour la commodité), sur la Toscane méridionale au Moyen-Âge; de W. KURZE (III), sur les moments principaux de l'histoire de S. Salvatore; et d'Amleto SPICCIANI (IV), sur l'abbaye et les familles comtales toscanes; il faudrait joindre celle de Maria Giovanna ARCAMONE, sur la toponomastique du Monte Amiata, la composante lombarde et l'étymologie *Amiata* (XIII). L'exposé introductif de G. Tabacco ouvre une perspective à la fois large et précise sur l'histoire du Sud de la Toscane, de l'implantation lombarde à l'affirmation de la domination siennoise. L'A. y retrace l'évolution du territoire de Chiusi, auquel appartenait le Monte Amiata. L'implantation lombarde fut notable, et les chartes abbatiales attestent la présence capillaire du personnel lombard. Comme le démontre clairement M. G. Arcamone, l'étymologie d'*Amiata*, longtemps supposée latine, est en réalité lombarde, et renvoie à *haimodi* ou à l'allemand moderne *Heimat*, au sens où l'on trouve *das Heimat* (et non: *die*) dans les langues allemandes du sud: propriété, possession héréditaire. Quant à la fondation du monastère, W. Kurze montre qu'elle s'inscrit dans le processus d'intégration de la Toscane, très indépendante jusqu'au règne de Liutprand, dans le royaume de Pavie: ce qui s'accompagna d'une amélioration des routes et d'une meilleure gestion des biens domaniaux liés au fisc. Ratchis et Aistulf y firent venir de leurs

collaborateurs du Frioul – leur région natale – et la fondation du monastère par le frioulan Erfo prend place dans ce contexte. Au IX^e s., le territoire de Chiusi fut intégré dans le monde franc, et son évolution post-carolingienne ne se différencia guère de celle du reste de la marche de Toscane. C'était pourtant une pièce d'un ensemble plus vaste, comprenant non seulement la Toscane méridionale, mais aussi une partie des futurs états pontificaux, et dont les pôles seraient Chiusi, Orvieto, et, le plus puissant, Sienne. Or, c'est à l'époque post-carolingienne qu'émergent les familles comtales de la région: celles du comté de Sienne (Berardenghi, Scialenghi, Ardengheschi), mais aussi les Farolfinghi d'Orvieto et surtout, à partir de la Maremme, les Aldobrandeschi, dont la seigneurie était imbriquée dans celle de l'abbaye, et qui entretenirent avec elle des rapports souvent conflictuels. C'est à ces relations entre les moines et les Aldobrandeschi que s'attache A. Spicciani, auteur d'une précédente et substantielle étude sur les Farolfinghi. Au début du XI^e s., les Aldobrandeschi revendiquaient la *defensio* de l'abbaye; dans ses dernières décennies, ils prétendirent étendre leur juridiction publique sur une grande partie des terres abbatiales, et ces luttes accélèrent le processus d'*incastellamento* dans la région. Vers la fin du XII^e s., émergent d'autres familles: ainsi, les Tignosi installés à Tintinnano (Rocca d'Orcia); l'un d'eux, Rolando Tignosi, était abbé en 1200 (pourvus de connexions jusqu'en terre arétine, les Tignosi mériteraient une étude monographique). Mais face à la force d'attraction des communes citadines, la puissance des familles comtales restait limitée: au début du XIII^e s., comme le rappelle Odile REDON (IX), les grandes influences s'exerçant sur l'abbaye étaient celles de l'empereur (abbaye impériale, S. Salvatore resta durablement fidèle à la cause des souverains, qu'il s'agisse d'Henri IV ou de Frédéric II), du pape, et de la commune d'Orvieto. Ensuite, Sienne sut s'imposer et mettre en place une domination qui, selon G. Tabacco, représentait quelque chose de totalement nouveau par rapport au Royaume d'Italie et à la marche de Toscane, et qui se maintint jusqu'au XVI^e s. Domination assez bien acceptée en terre amiatine, et plus par les populations que par l'abbaye elle-même.

Les luttes entre S. Salvatore et les Aldobrandeschi influèrent sur l'équilibre du peuplement, et il faut ici accorder une place spéciale à l'excellente étude de Chris WICKHAM (VII): paysages ensevelis: implantation humaine et *incastellamento* sur l'Amiata, 750–1250. Rappelons que cet A. a étudié l'évolution des terroirs et du peuplement, et donc l'*incastellamento*, dans divers secteurs d'Italie – Lucchesia, Casentino, Abruzzes – ainsi que les équilibres sociaux sous-jacents à ces transformations. Les cas de figures analysés par Chr. Wickham ont conduit celui-ci à reconstruire des histoires différentes de celle que Pierre Toubert avait mise en lumière à partir de la documentation du Latium: chronologie plus tardive, regroupement incomplet de l'habitat, relativisation du rôle de commandement politique du *castrum*, qui apparaît en revanche comme un élément-clé de la «symbolique de pouvoir». L'A. introduit enfin une distinction entre l'*incastellamento* proprement dit, et l'*accentramento* (concentration du peuplement), pas forcément simultanés. Or, le Monte Amiata constitue un nouveau cas d'espèce. Vers 1250, l'habitat y était aussi concentré qu'aujourd'hui, voire plus, avec une très faible survie de l'habitat dispersé: situation qui s'apparente à première vue à celle du Latium, des Abruzzes ou de la Pouille. Mais la genèse est ici différente: le cadre prévalant au XIII^e s. était relativement récent. Les documents du Codex Diplomaticus Amiatinus révèlent, pour les VIII^e–IX^e siècles, un habitat beaucoup plus dispersé; on observe d'autre part, dans la Val di Paglia notamment, un *accentramento* précastral en *burgi* ouverts, implantés en fond de vallée. Quant aux plus anciens *castra*, ceux situés à l'est du Monte Amiata apparaissent liés aux Aldobrandeschi et semblent résulter d'une tendance à la fortification des *curtes* seigneuriales; encore cette tendance n'était elle pas générale au début du XI^e s. Les changements s'effectuèrent surtout après 1080, du fait des mauvaises relations entre le lignage comtal et l'abbaye, et de l'accaparement par celui-là du pouvoir de tenir plaid et d'imposer des exactions parapubliques. Cela, plus que l'insécurité elle-même, serait, selon Chr. Wickham (p. 125), la cause maîtresse de l'accélération de l'*incastellamento*. Ce que voulaient les Aldobrandeschi était

moins occuper les terres de l'abbaye que contrôler le monastère lui-même; ils y réussirent en partie, mais ils lui confièrent dès lors la garde du flanc oriental de leur zone d'influence. Le patrimoine castral de l'abbaye s'accrut donc, avec l'aval de la famille comtale; mais à l'intérieur de ces *castra* – l'exemple de Radicofani est plus particulièrement analysé – l'A. note l'importance croissante d'une petite aristocratie de *lambardi*, entrés originellement dans la clientèle des comtes, et résidant dans les *castra* dont ils constituent la strate socialement dominante. Ensuite, le XII^e siècle marque, dans des conditions malheureusement obscurcies par le manque de documents, la concentration de l'habitat dans un petit nombre de *castra* hégémoniques, qui paraissent avoir asséché toute autre forme de peuplement. Les *borghi* de la Val di Paglia disparurent, et la *Via Francigena* elle-même se déplaça vers le *castrum* de Radicofani, qui devint une étape obligée: le Monte Amiata avait ainsi acquis, vers 1200, le modèle d'habitat qu'il devait conserver jusqu'à nos jours.

De même que les contingences géographiques et que l'implantation de l'abbaye, la présence de la *Via Francigena* a contribué à l'histoire du peuplement du Monte Amiata: ce qu'analysent, à un niveau général, Thomas SZABÒ (*La Via Francigena*, XIV), et, à travers une étude microrégionale détaillée et cartographiée, Renato STOPANI et Stelvio MAMBRINI (*Implantation de l'habitat et viabilité entre Val d'Orcia et Val di Paglia au Moyen-Age*, XV). Dans son tracé la *Via Francigena* paraît remonter à l'époque lombarde, alors que dans une Italie divisée, la *Via Aurelia* cessait d'être utilisée, et que la *Cassia*, qui traversait la Valdichiana malsaine, conduisait en territoire byzantin. Quant aux Lombards, ils se révélèrent capables de mettre à profit la configuration des lieux pour tracer des itinéraires, même s'ils tirèrent également parti des voies vincinales existantes. En maints endroits cependant, la *Via Francigena* n'eut pas un tracé unique, mais un faisceau de tracés. La nouvelle route paraît attestée dès le VIII^e s., mais l'appellation *francigena* ne l'est qu'au début du XII^e. Empruntée par les pèlerins, notamment francs, à partir du IX^e s., elle connut son apogée aux XIV^e et XV^e siècles. L'abbaye S. Salvatore se trouvait, ce qui n'est nullement fortuit, au débouché méridional de sa portion toscane. Lui répondait, au nord, S. Moderanno in Berceto; et à partir du VIII^e s. de nombreux monastères et hospices surgirent entre les deux abbayes.

Un troisième ensemble d'études concerne le gouvernement – seigneurial, communal – des populations, et les pouvoirs locaux au premier âge communal (XII^e–XIII^e s.): celle de Paolo CAMMAROSANO, historien par excellence du *contado* de Sienne, sur les débuts de la commune d'Abbadia (V); celle d'Odile REDON sur la division des pouvoirs dans l'Amiata au XIII^e s. (IX); auxquelles il convient d'ajouter celle de Mauro RONZANI sur l'organisation ecclésiastique de l'Amiata au Moyen-Age (VIII). P. Cammarosano s'attache à l'importante charte concédée en 1212 par l'abbé Rolando Tignosi à la communauté d'Abbadia – en fait, une série de réponses à des pétitions de la communauté représentée par deux consuls, et qui ont trait au gouvernement communal, à divers problèmes fonciers, et, tout particulièrement, aux prestations et redevances. Toutefois, l'A., (et, dans une étude antérieure, O. Redon) insistent sur l'apparition à la fois sans précédent et sans suite de ce document dans les sources, comme si l'on avait ultérieurement cherché à l'oblitérer. L'A. s'efforce donc d'éclaircir le contexte de cette charte: développement du ban seigneurial – endettement de l'abbaye dans lequel P. Cammarosano, toujours porté à s'interroger sur la réelle signification de faits économiques apparents, verrait un indice d'essor plutôt que de déclin de l'abbaye. De son côté, O. Redon analyse l'équilibre des pouvoirs dans une région soumise aux attractions parfois antagonistes du pape, de l'empereur, et des communes d'Orvieto et de Sienne. L'empereur resta représenté par un vicaire jusqu'en 1250, mais son emprise fut loin d'être constante. Après 1250, les recours à l'arbitrage pontifical se firent de plus en plus fréquents. Abbadia fut disputée jusqu'au début du XIV^e s. entre Orvieto et Sienne, celle-ci l'emportant finalement; mais elle consolida son autonomie, et à son insubordination chronique, l'abbaye était incapable de faire face sans médiation extérieure. Encore les sentences rendues furent-elles de peu d'effet, faute de force coercitive sur place. L'A. analyse aussi la répartition des pouvoirs locaux, en matière

de justice et de fiscalité. Enfin, l'ample étude de M. Ronzani retrace l'organisation ecclésiastique de l'Amiata. À travers de multiples cas d'espèce – faire le lien entre eux requiert une lecture attentive – l'A. aborde plusieurs points importants, surtout pour les XI^e–XV^e siècles: le rôle des moines dans l'encadrement des fidèles, les conflits récurrents avec l'ordinaire de Chiusi, ainsi que la question des églises plébannes et de leurs rapports avec les églises castrales qui se développèrent avec les *castra* eux-mêmes, et qui relevaient souvent du patronage monastique. Le Monte Amiata semble quelque peu différer du Latium étudié par Pierre Toubert: on n'y observe guère d'éclatement du vieux cadre pléban au profit des églises castrales; l'étude paraît révéler une certaine implication des religieux dans la *cura animarum*, même au bas Moyen-Age, au delà de ce que les canons conciliaires du XII^e s. eussent semblé permettre.

On arrive alors à une série d'articles qui constituent une des parties les plus agréables à lire de l'ouvrage: ce qui résulte d'une documentation plus abondante, et plus apte à saisir la vie des gens dans ses aspects concrets, ce qui, trop souvent, fait défaut pour les temps antérieurs. Dans cette période qui s'étend du XIV^e au XVI^e siècle (avec des aperçus jusqu'aux XVII^e–XVIII^e s.), la seigneurie abbatiale est définitivement limitée, au niveau supérieur, par la domination siennoise, au niveau inférieur par les communautés castrales, à commencer par celle d'Abbadia. Et plus que l'abbaye et sa seigneurie, ce sont la terre de Monte Amiata et ses gens, son économie et ses communautés qui constituent désormais l'axe de la recherche, le *terminus ad quem* étant pour l'essentiel la ruine de l'état siennois lors de la tragique «guerra di Siena» des années 1554–1559: le Monte Amiata fut l'une des dernières zones tenues par la république siennoise repliée à Montalcino. Ce faisceau d'études est constitué par les communications de Maria GINATEMPO: aspects du peuplement de l'Amiata aux XV^e et XVI^e s. (XI); Gabriella PICCINNI: l'Amiata dans le contexte de la montagne toscane: milieu, société et production au Moyen-Age tardif (X); Mario BORRACELLI: entreprises et entrepreneurs de métallurgie à Seggiano au début du XIV s. (XV); Mario ASCHERI – Donatella CIAMPOLI: la commune et le monastère S. Salvatore dans la République de Sienne, XIV^e–XV^e s. (VI); enfin, signant la fin d'une époque: Maria LENZI – Donatella PARRINI: l'ultime république – Sienne et l'Amiata dans la guerre entre France et Espagne, 1552–1559 (XII).

Les études de M. Ginatempo et de G. Piccinni se complètent: la première envisage le peuplement du Monte Amiata aux XV^e et XVI^e s., la seconde, son économie d'ensemble. L'exposé de M. Ginatempo surprend d'abord par son étonnante reconstitution chiffrée: effectifs et densités de population sont énumérés en un tableau un peu rigide, mais aussi avec un souci de les mettre en rapport avec des points de comparaison. Suit, en une séquence parfois hallucinante, la litanie des calamités – pestes et guerres surtout – ayant pu affecter la population amiatine. À partir de la p. 231, l'image devient cependant plus souriante, et l'on note la bonne capacité de résistance de cette population dont les ressources étaient heureusement diversifiées. En outre, le Monte Amiata n'était pas alors affligé d'un sous-peuplement relatif chronique. Moins densément habité que la Valdichiana siennoise, il l'était en revanche bien plus que la Maremme. Ce dynamisme démographique, conclut l'A., eut peut-être des effets pervers s'il faut y voir la cause du déboisement progressif de la montagne amiatine, aboutissant au paysage pelé du début du XIX^e siècle. Or, les réponses aux questions que pose M. Ginatempo se trouvent, pour l'essentiel, dans la communication de G. Piccinni. Le Monte Amiata n'est certes pas un pays riche. Autour de *castra* situés à une altitude déjà notable comme Arcidosso (679 m.) ou Radicofani (896 m.), on trouvait peu de terre à grain; il fallait recourir au marché pour s'approvisionner en céréales. À Arcidosso, on manquait aussi de vignes et de fruits. Mais le Monte Amiata eut une providence: le chataîgnier, qui nourrissait non seulement les cochons, mais aussi les gens les plus pauvres, qui notaient ce rapprochement avec mélancolie. Les *montanari* eurent, jusqu'au XV^e s. au moins, d'importants troupeaux de porcs dont ils salaient et exportaient la viande; mais l'A. souligne les différents facteurs qui les réduisirent souvent à être bergers de troupeaux d'autrui, éventuellement dans l'insalubre Maremme. Le bois de chataîgnier était, en outre, utilisé en menuiserie, en tonnellerie, et pour

la fabrication de charbon de bois (les charbonniers en faisaient aussi avec du bois de hêtre, apprécié pour la métallurgie). L'activité métallurgique est elle-même un des éléments essentiels de l'économie amiatine, et l'A. lui consacre un développement notable. Elle signale des entreprises métallurgiques complexes, utilisant l'énergie hydraulique à Arcidosso; mais c'est à celles de Seggiano sur les pentes nord de l'Amiata que M. Borracelli s'attache en un exposé précis, qui éclaire non seulement les *fabbriche* elles-mêmes, mais aussi la fortune des entrepreneurs, telle que l'enregistrent des documents fiscaux établis pour la commune de Sienne en 1318–1320.

Co-éditeur avec W. Kurze de l'ensemble du recueil, M. Ascheri retrace, avec D. Ciampoli, les aspects saillants de la situation politique amiatine aux XIV^e et XV^e s. – surtout pour l'abbaye et la communauté d'Abbadia. L'abbaye prend désormais place parmi les petits fiefs de l'état siennois, du moins à partir des événements de 1346–1347 que les auteurs analysent en détail et par un processus qui, au début, n'alla pas sans tentatives de retour en arrière. Les AA. s'attachent ensuite à la communauté d'Abbadia, jalouse de son indépendance, mal disposée envers des moines peu nombreux auxquels elle devait reverser le tiers des revenus communaux, et fidèle, ne fût-ce que pour équilibrer le poids de l'abbaye, à la domination siennoise qui n'avait guère de moyens de la contraindre au jour le jour. Ce qui n'empêchait pas les *Abbadenghi* de résister aux demandes fiscales siennoises, quitte à peindre leur condition sous des couleurs plus noires qu'elles n'étaient. Cette situation se dégrada toutefois à l'époque moderne: apparition de graves déséquilibres socio-économiques; détérioration des rapports avec Sienne, turbulence (*rissosità*) croissante des gens d'Abbadia. Or, c'est ce monde que nous voyons se défaire, dans un contexte tragique, à travers la communication de M. L. LENZI et D. PARRINI. Nous venons de dire que la condition des populations se dégradait dans les premières décennies du XVI^e s.: prérogatives locales vidées de leur substance, lourde fiscalité réduisant les communautés à aliéner leurs utilités et biens communaux. La montagne amiatine participa largement à la révolte siennoise contre les impériaux en 1552, mais les inconvénients de la présence espagnole ne tardèrent pas à revenir avec les Français. À partir de 1554, ce conflit se doubla d'une guerre ouverte entre Florence et Sienne, qui dut se rendre le 17 avril 1555: les hostilités se prolongèrent pourtant pendant quatre ans encore, face à la résistance du gouvernement siennois replié à Montalcino. Or, ce qui frappe durant ces années sinistres, ce sont moins les destructions et les pertes humaines que la dégradation du cadre de vie des gens: passage de troupes pillardes, les amis ne valant guère mieux que les ennemis, levées de guetteurs, impôts et emprunts forcés, rupture de liens économiques avec des régions voisines; enfin, politique sans générosité de Sienne vis-à-vis des *montanari* dont la fidélité, mise à trop rude épreuve, finit par s'affaiblir. Pourtant, ceux-ci s'efforcèrent, même dans les pires moments, de ne pas renoncer au quotidien.

Un dernier groupe de communications enfin concerne les édifices et leur fonction – ceux de l'abbaye et du *castrum* d'Abbadia. L'abbatiale elle-même bénéficie de la remarquable monographie de Franz J. MUCH (XVII), à la fois descriptive et historique. Non seulement le monument actuel, mais aussi ses phases anciennes – le spacieux édifice du VIII^e s.; la crypte et l'église supérieure de l'abbé Winizo, consacrées en 1035, et qui pour l'essentiel subsistent aujourd'hui; enfin, les remaniements cisterciens, postérieurs à 1228 – sont exposés avec clarté et rigueur technique, à l'aide de nombreux plans, élévations et photographies exécutés avec le plus grand soin. C'est sans doute à cette place, en relation avec la fonction liturgique de l'édifice, qu'il faut lire l'essai quasi-liminaire du P. Jordi G. GIBERT TARRUELL (*La dedicatio ecclesiae*, II), qui retrace, de manière détaillée et accessible, l'histoire du rite de la dédicace et les rites effectivement utilisés en 1035. Il s'ouvre et se conclut par des considérations d'ordre spirituel, appropriées d'un point de vue religieux, qui excèdent le domaine historique *stricto sensu*, mais ne sont pas déplacées ici car elles témoignent de la présence du spirituel dans ce volume consacré à ce qui était avant tout un lieu de vie et de prière de moines. Avec l'article de Carlo AVETTA (les méthodologies de la restauration appliquées aux travaux du XX^e s. dans le

complexe abbatial, XIX), nous entrons en revanche dans les débats sur la restauration des édifices, sa finalité et ses méthodes. Dans cet exposé où les approches théoriques tiennent une grande place – ce qui le rend difficile au lecteur non averti – l'A. justifie le *recupero*, i. e.: la restauration ayant pour finalité la réintroduction de l'édifice ancien dans l'activité contemporaine, plutôt que le simple *restauro*, qui ne peut, selon lui, que le momifier. Enfin, dans ses Considérations sur la formation du bourg médiéval d'Abbadia (XVIII), Italo MORETTI rappelle tout d'abord que si la Renaissance a projeté des «cités idéales», le Moyen-Âge a construit des agglomérations humaines bien réelles. Le *castrum* d'Abbadia est l'une d'elles; il ne constitue pas un tissu urbain ou un patrimoine artistique exceptionnel, mais c'est le plus important complexe toscan d'origine monastique. Homogène et bien conservé, il n'a pas subi de changements majeurs à l'époque moderne, ce qui reflète, ajouterions nous, la perte de dynamisme signalée par d'autres auteurs. Le *castrum abbatie cum territorio et districtu* est attesté pour la première fois dans un diplôme impérial de 1094; sa structure urbanistique apparaît achevée au XIV^e s. C'est un organisme sans plan préconçu, mais cohérent et fonctionnel, très tributaire de l'orographie. Il comporte deux ensembles: le *castrum*, dont l'A. distingue la partie nord, plus ancienne, et sud, où se concentrent les foyers de vie religieuse et civile; et, d'autre part, le *borgo*, développé au delà du mur vers le sud. Cet article est, lui aussi, fort bien illustré par 34 photographies, dont certaines reproduisent des dessins anciens.

Nous avons, au début de ce compte-rendu, évoqué les conclusions de P. Delogu. Celui-ci se dit impressionné par la masse d'informations et le gros travail de recherche fourni par les «più giovani colleghi», mais dans le même temps, il déplore de leur part «une certaine passivité devant l'information», et entend rappeler que «les recherches d'histoire locale (...) ne peuvent se réduire à une accumulation de détails, mais doivent investir de sens général des réalités même circonscrites». Or, surtout s'il pensait aux communications concernant la période tardive, nous ne pouvons reprendre cette critique à notre compte. Il nous est arrivé d'éprouver quelque perplexité devant un degré élevé de théorisation et de conceptualisation parfois présent dans l'historiographie italienne, et si ce volume marque une réaction en sens inverse, nous ne pouvons que nous en réjouir. Dans l'ensemble, les auteurs de ce recueil ont eu le mérite de revenir, avec modestie et pragmatisme, aux documents et à l'information de base. À partir de cela, ils ont élaboré une œuvre historique substantielle, assez bien coordonnée en dépit de son caractère inévitablement éclaté, et, souvent, passionnante à lire.

Jean Pierre DELUMEAU, Rennes

Statuti città territori in Italia e Germania tra medioevo ed età moderna, a cura di Giorgio CHITTOLINI e Dietmar WILLOWEIT, Bologna (Società editrice il Mulino) 1991, 502 S. (Annali dell'Istituto storico italo-germanico, Quaderno 30). [Deutsche Fassung: Giorgio CHITTOLINI, Dietmar WILLOWEIT (Hg.), Statuten, Städte und Territorien zwischen Mittelalter und Neuzeit in Italien und Deutschland. Übersetzung der italienischen Texte von Judith Elze (Schriften des Italienisch-Deutschen Historischen Instituts in Trient 3), Berlin (Duncker & Humblot) 1992, 386 S.].

Der (aus einer Tagung des Italienisch-Deutschen Instituts in Trient hervorgegangene) Sammelband vereinigt vierzehn Beiträge zu Entwicklung, Bedeutung und Funktion der spätmittelalterlichen und frühneuzeitlichen Statutargesetzgebung im Spannungsfeld von städtischer Autonomie und territorialer Herrschaft. Beabsichtigt ist ein struktureller Vergleich der Gegebenheiten in Italien und Deutschland. Die Einführungen der beiden Herausgeber gelten deshalb einem Abriss der Grundzüge in beiden Regionen. Aufgrund der überlieferten Materialfülle und der aktuellen Forschungsarbeiten liegt der Schwerpunkt des Bandes allerdings auf Mittel- und Norditalien.